

Demain le printemps, une école de théâtre en Biélorussie

Pascale Rafie

Numéro 169 (4), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rafie, P. (2018). Demain le printemps, une école de théâtre en Biélorussie. *Jeu*, (169), 68–71.



Doggy dans gravel, texte et mise en scène d'Olivier Arteau (Théâtre Kata), présenté à la salle Fred-Barry en août et en septembre 2017. Sur la photo : Gabriel Cloutier Tremblay, Dayne Simard, Olivier Arteau, Vincent Roy et Pascale Renard Hébert. © Eva-Maude TC

DEMAIN LE PRINTEMPS, UNE ÉCOLE DE THÉÂTRE EN BIÉLORUSSIE

Pascale Rafie

C'est un secret bien gardé : il existe à Minsk, capitale de la Biélorussie, une école de théâtre où se rendent des jeunes artistes québécois en quête d'un enseignement différent.

Pour beaucoup de comédiens et comédiennes, l'école russe est aux sources mêmes de la pédagogie du jeu. L'école de théâtre Demain le printemps, à Minsk, représente ce qui se rapproche le plus d'un enseignement donné par Stanislavski lui-même. Les cours s'y donnent en russe... mais sont traduits simultanément en français. L'apprentissage se fait à la dure, sept jours sur sept, dans un environnement clos, où tout le monde partage espace et tâches quotidiennes.

Pourquoi de jeunes Québécois et Québécoises accepteraient-ils un apprentissage aussi exigeant? Après avoir suivi le programme de jeu à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, Morena Prats étudiait au Conservatoire d'Avignon quand elle a décidé d'aller à Minsk: «À Avignon, l'enseignement est davantage basé sur le verbe, et même sur une certaine forme de déclamation. J'ai fini par développer la nostalgie de ma formation québécoise, influencée par l'école russe.»

Olivier Arteau, comédien, auteur et metteur en scène, a fréquenté l'école de Minsk en 2011-2012. Il avait appris que la traduction française de *La Formation de l'acteur*, de Stanislavski, n'était pas fidèle à l'original, et il a voulu se confronter au véritable enseignement à la russe.

Charlotte Raoutenfeld, admise à l'École nationale de théâtre du Canada en 2018, a fait l'école de Minsk en 2016-2017. Elle était attirée par l'expérience humaine: passer neuf mois en petite cohorte, créer des liens forts avec des passionnés de théâtre venus de tous les coins de la francophonie.

DEMAIN LE PRINTEMPS

Depuis 1994, Demain le printemps propose une formation immersive, intensive et pluridisciplinaire. «L'art de l'acteur tel qu'il se conçoit dans l'école théâtrale russe fait appel non seulement à l'imagination, mais aussi au corps et à la voix du comédien, comme des instruments qu'il faut maîtriser pour exprimer avec précision ses émotions¹.» Charlotte Raoutenfeld raconte: «À l'école, j'ai appris le piano, mais aussi la boxe, le combat, l'acrobatie.» Également au programme: ballet, claquettes, escrime, tempo-rythme, biomécanique, jonglerie, chant.

Au Québec aussi, dit Olivier Arteau, l'entraînement physique est important. Mais c'est pour mieux projeter, développer sa résistance. «À Minsk, on est dans une approche somatique. On s'entraîne, mais c'est pour se

1. <http://ecole-theatrale.fr/index.php?page=ecole&action=contenuPedago> (consultée le 9 septembre 2018).



Capture d'écran réalisée par Morena Prats. À droite : extrait du spectacle *Cet intervalle* présenté à l'Espace GO en 2017. Sur la photo : Joé Côté-Rancourt, Florence Blain Mbaye, Marion Menan, Rasili Boiz, Morena Prats, Nahéma Ricci et Benjamin Charette. © Caroline Laberge / À gauche : match de Rugby Argentine vs Australie. © Getty images

comprendre de l'intérieur.» L'enseignement est très progressif. Au début, il s'agit de mimer, avec une extrême précision, des gestes de la vie quotidienne: arroser une plante, faire des crêpes... Arteau se souvient d'avoir travaillé six semaines à soulever un verre imaginaire. On apprend ensuite à incarner des animaux, puis des objets. En deuxième session, on cherche à se jouer soi-même. «Comment peut-on jouer un personnage si on n'est pas capable de se jouer soi-même?» demande Charlotte Raoutenfeld.

Après ces exercices préparatoires, les étudiants sont appelés à travailler des scènes à raison de cinq heures par jour, trois ou quatre jours par semaine. Olivier Arteau a travaillé *Richard III* d'une façon qui l'a beaucoup marqué: «Pour le professeur, Richard III est extrêmement charmant, malgré sa laideur. L'acteur doit faire en sorte que son charme, mais aussi son empathie et sa vulnérabilité, séduisent Lady Ann. Je devais rendre la blessure du personnage, mais je ne comprenais pas ce que c'est que d'avoir été ostracisé pour son apparence.» L'enseignant a donc collé une série de bâtons autour du torse de l'étudiant comme une sorte d'armure. Puis il a pris lui-même un

bâton et s'est mis à le frapper pendant qu'il disait le texte... «Il me frappait, et moi je n'osais répliquer. Il me disait de chercher la sensation...» Arteau a eu peur du professeur, peur d'être jugé par les autres étudiants. Mais il a compris ce que c'était que d'être ostracisé. «On ne ferait pas ça ici à cause de nos codes d'éthique, précise-t-il, mais je crois qu'il y a tout de même un absolu à développer dans notre façon de travailler... Ou peut-être était-ce moi qui avais besoin de passer par ces moyens violents? On fait ça pour l'art... on est tous les deux consentants. Me faire frapper... ne pas me sentir bien... ça m'a fait comprendre quelque chose sur le monde et sur le théâtre. Ce qu'on fait sur scène, nous les comédiens, nos personnages, ce n'est pas toujours éthique.»

Morena Prats déplore des abus de pouvoir de la part de certains formateurs de cette école: «Il y a tout un décorum qui alimente un rapport de domination. Quand le professeur entre dans la pièce, on se lève, on ne le regarde pas, on attend la permission avant de s'asseoir.» Pas de contestation possible. Il y a des dérives pédagogiques, comme utiliser des exercices d'improvisation pour régler des situations tendues entre les élèves.

LA LIBERTÉ

La vie quotidienne est tout aussi intense. Au début, les étudiants vivaient dans un immeuble de quatre étages en banlieue de Minsk. Une personne devait se lever à six heures pour préparer le gruau pour toute la classe. Le soir, après la journée en classe, deux étudiants faisaient le souper. Tout le monde y passait, à tour de rôle. Aujourd'hui, l'école a déménagé en ville, et les étudiants logent à plusieurs dans un appartement. Mais tout se fait encore en groupe.

L'aspect communautaire de l'école a beaucoup nourri Olivier Arteau. «Je sentais que c'était faire du théâtre de la façon la plus noble possible.» Morena Prats, elle, se souvient de l'isolement et de la promiscuité: «On n'avait absolument aucune intimité. Parfois, je sortais fumer, je regardais la barrière devant la maison et je me disais: ça fait deux semaines que je n'ai pas passé cette barrière!»

Difficile encore: les répétitions tard dans la nuit, les levers à deux heures du matin pour reprendre des répétitions, un climat de grande pression. Les étudiants sont appelés à aller jusque dans leurs derniers retranchements. Fatigue physique, blessures et manque de



Étude sur l'attente, projet présenté au Festival Fringe 2018. Sur la photo : Charlotte Raoutenfeld.

sommeil sont monnaie courante. Charlotte Raoutenfeld s'est déboîté une épaule lors d'une évaluation. Mais toutes ces embûches doivent être surmontées pour réussir cette formation.

Prats explique qu'à l'école russe, être acteur demande de l'abnégation. L'individualité de l'artiste doit s'effacer pour se mettre au service du métier. Ses professeurs ne semblaient pas avoir de vie intime, ou ils la vivaient à travers l'art. « Nous, les Occidentaux, nous n'avons pas cette culture-là. Nous ne pouvons pas nous lancer là-dedans avec autant d'entièreté. » Et c'est ce que retient Olivier Arteau : le dévouement des artistes et l'abandon nécessaire qu'ils cultivent.

Il faut aussi mettre en perspective le contexte politique dans lequel baigne cette formation. La Biélorussie est une ancienne république soviétique. Officiellement démocratique, elle est en fait dirigée par le même homme depuis 1994. L'homosexualité y est réprimée, la place des femmes y est réduite.

Selon Morena Prats, « les professeurs sont trop muselés pour nous aider à développer des outils réflexifs, éthiques, esthétiques.

Toute production artistique doit passer devant un comité de censure. Les enseignants souffrent de la dictature, certains ont contesté, ont voulu quitter le pays... Mais, dans un tel contexte, le théâtre est aussi un bel espace à investir, un endroit de fuite très intéressant. »

APRÈS MINSK

Malgré qu'elle en déplore la mauvaise gestion et même l'incompétence de certains professeurs, Raoutenfeld ne peut nier que l'école lui a apporté beaucoup : « Je me suis découvert là-bas une force, une détermination. » Avant de se rendre en Biélorussie, elle n'avait été acceptée par aucune grande école du Québec. Après sa formation à Demain le printemps, elle a refait les auditions... et a été acceptée partout. Elle est parvenue à ne plus se regarder jouer, ce qui lui donne infiniment plus de liberté.

En revenant à Montréal, Olivier Arteau est entré au programme de danse de l'UQAM. L'année suivante, il se retrouvait au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Il a rapidement développé son langage de metteur en scène, fondé, entre autres, sur une très forte corporéité. « En Biélorussie, j'ai

compris que le théâtre est kinesthésique. Si tu es tendu sur scène, le spectateur le sera aussi. »

L'expérience a entraîné un virage dans la carrière de Morena Prats : « Ça vaut la peine de vivre des chocs culturels, mais ça m'a enlevé le goût de jouer. J'en ai été incapable pendant quatre ans. La formation a eu l'effet inverse que celui recherché. » Mais tout cela l'a poussée à se positionner artistiquement, éthiquement et politiquement, et l'a menée au travail de mise en scène. Elle termine actuellement une maîtrise en théâtre à l'UQAM.

Ces trois artistes n'ont pas vécu la même expérience à Minsk. Celle-ci dépend des professeurs et de la dynamique des cohortes. Mais l'esprit de l'école demeure. Pour chacun et chacune, l'expérience fut extrêmement intense. Positive ou négative, elle marquera à jamais leur parcours artistique. ●

Pascale Rafie est autrice dramatique. Sa dernière pièce, *La Recette de baklawas*, a été créée en traduction anglaise au Théâtre Centaur en janvier 2018. Elle est également professeure et médiatrice culturelle.